

Le mot du maire de Saint-Aubin-de-Cadelech

Le 1^{er} septembre 1939, les habitants de Boofzheim, comme ceux de toutes les communes le long de la frontière du Rhin, devaient quitter leur village précipitamment. Si les maires alsaciens étaient avertis depuis quelque temps, la Dordogne ne se doutait pas qu'elle avait été choisie pour accueillir ses populations déplacées. Aussi c'est dans l'urgence, qu'il fallut trouver un toit pour chaque famille.

Saint-Aubin, petite commune de 400 habitants, n'était pas préparée pour recevoir autant de familles. Monsieur Rouan le maire de l'époque et son conseil municipal firent de leur mieux, mais les logements étaient souvent des maisons en mauvais état et dépourvues de tout confort. La Dordogne en ce temps-là ne connaissait pas l'eau courante et les sanitaires. Ont-ils étaient bien accueillis ? Car après la migration des Bretons et des Italiens, les gens étaient méfiants, surtout que le dialecte alsacien était pour eux de l'allemand.

De nombreuses rencontres, en Alsace comme en Périgord, ont permis de perpétuer ces souvenirs, certes très douloureux, mais qui ont permis de sceller des amitiés indéfectibles, malgré le temps qui passe.

Ce recueil de témoignages sera la trace écrite, pour les générations futures, de l'histoire commune de nos deux villages.

Michel Joret,
maire de Saint-Aubin-de-Cadelech, Dordogne
Janvier 2014

Le mot du maire de Boofzheim

Raviver la mémoire afin de laisser une trace indélébile de notre histoire commune : un beau défi et une aventure humaine auquel nous avons adhéré avec enthousiasme.

Évacuée de septembre 1939 à août 1940 dans le Sud-Ouest, la majorité de la population de Boofzheim s'est ainsi retrouvée dans les communes du canton d'Eymet, le lieu administratif étant basé à l'Escaud sur la commune de Saint-Aubin-de-Cadelech.

Merci à tous ceux qui ont apporté leur témoignage.
Merci à l'Amicale laïque de Saint-Aubin à l'origine du projet.
Merci à Langage Pluriel pour le professionnalisme de la mise en œuvre.

Cet ouvrage restera un récit de témoignages poignants où se sont mêlées incompréhension et détresse.

Mais avant tout, il permettra de transmettre aux générations futures une page d'histoire qui lie nos deux régions.

À consulter et transmettre sans modération !

Éric Klethi,
maire de Boofzheim, Alsace
Avril 2014

Septembre 1939

L'évacuation

À la construction de la ligne Maginot sur la frontière nord-est de la France avait été associé un plan d'évacuation des populations civiles : les autorités militaires, en effet, voulaient éviter ce qui s'était passé en 1914-1918, mettre à l'abri les populations civiles et permettre aux armées de manœuvrer sans gêne.

Dès le 1^{er} septembre, jour de la mobilisation générale (la guerre sera déclarée le 3), l'évacuation de 600 000 Alsaciens et Mosellans demeurant à proximité de la ligne Maginot fut ordonnée. Chaque département avait son département d'accueil. C'est ainsi que la Dordogne se vit confier une partie du Bas-Rhin comprenant Strasbourg et 19 villages situés au sud de cette ville dans la région que l'on appelle le Ried, soit environ 80 000 Alsaciens. Le canton d'Eymet reçut principalement des habitants des villages de Boofzheim et Friesenheim, le chef-lieu recevant quant à lui des Strasbourgeois, de même que Serres-et-Montguyard. En tout 1138 Bas-Rhinois furent accueillis, ce qui représentait environ 24 % de la population locale. Mais dans certaines communes, le pourcentage d'Alsaciens fut beaucoup plus élevé : à Sainte-Eulalie, par exemple, les Alsaciens représentaient 57 % de la population du village.

Il fallut organiser l'accueil de ces populations souvent désemparées et fatiguées par un voyage de plusieurs jours dans des conditions de confort et d'hygiène déplorables.

Les débuts furent difficiles car les habitants du Périgord n'étaient pas préparés à accueillir un si grand nombre de personnes. Les premières nuits se passèrent souvent sur la paille, dans les écoles, les salles des fêtes, les hospices.

Des cantines collectives (« popotes ») furent également organisées dans les premiers temps jusqu'à ce que les familles aient reçu un logement indépendant et puissent faire leur cuisine elles-mêmes.

La principale difficulté fut de se comprendre : les Alsaciens avaient vécu sous l'occupation allemande de 1871 à 1919 et étaient allés à l'école allemande ; seuls les jeunes de moins de 20 ans parlaient français ; les autres parlaient surtout leur dialecte alsacien. Pour des oreilles périgourdines, l'alsacien ressemblait terriblement à l'allemand, langue de l'ennemi contre lequel nous étions en guerre. De leur côté, dans les campagnes notamment, les Périgourdins parlaient surtout l'occitan. Il y eut donc des incompréhensions, parfois de savoureux quiproquos.

Les Alsaciens ayant apporté avec eux leur régime spécial pour l'enseignement et les cultes, des écoles indépendantes, avec des instituteurs alsaciens, furent organisées chaque fois qu'il y avait au moins 15 enfants alsaciens. Ce fut le cas à Razac-d'Eymet (34 enfants), Saint-Aubin-de-Cadelech (28 enfants) et Sainte-Innocence (14 enfants).

Après quelques semaines les difficultés s'apaisèrent, surtout dans les communes qui accueillirent l'une des communes du Ried : entre paysans, on se comprend ; les Alsaciens aidèrent aux travaux des champs qui avaient besoin de main d'œuvre du fait de la mobilisation des hommes. Ce fut plus difficile pour les Strasbourgeois, habitués au confort d'une grande ville moderne et qui se retrouvaient perdus au fin fond de la campagne périgourdine, sans eau courante et sans salle de bains. De plus ils ne participaient pas aux travaux agricoles auxquels ils ne connaissaient rien et, souvent, les Périgourdins les accusaient d'être « payés à ne rien faire » en raison de l'allocation de réfugié qu'ils touchaient.

Mais la vie s'était organisée et les deux populations vivaient côte à côte sans heurts.

Une fois l'armistice signé, les Alsaciens souhaitèrent rentrer chez eux, mais ils durent attendre que les Allemands aient fait le ménage dans l'Alsace à nouveau intégrée à l'Allemagne (« Dehors le fatras français ! ») et mis en place le dispositif de leur retour. Les départs s'échelonnèrent d'août à octobre 1940. La plupart des Alsaciens choisirent de rentrer en Alsace où ils avaient laissé tous leurs biens, pour les agriculteurs, leurs terres et leurs animaux, pour tous, les tombes familiales. Mais ils ne se doutaient pas de ce qui les attendait : des maisons pillées, et surtout la nazification de leur région : noms de villages et de famille, prénoms germanisés, interdiction de parler le français, embrigadement obligatoire dans les mouvements nazis dès le plus jeune âge et pour les jeunes hommes enrôlement de force dans l'armée allemande.

Tous les réfugiés ne reprirent pas le chemin de leur domicile. Environ 15 000 Alsaciens choisirent de rester en Dordogne : hommes ayant déserté l'armée allemande ou s'étant engagés dans l'armée française en 1914-1918, francophiles, juifs, ou tout simplement personnes ayant rencontré en Dordogne l'âme sœur.

Soixante-dix ans après ces événements, la mémoire de cet accueil reste vive en Alsace et est à l'origine des jumelages entre communes accueillies et communes accueillantes.

Catherine et François Schunk,
*membres de la Société historique et archéologique du Périgord (SHAP),
auteurs de plusieurs ouvrages sur l'évacuation des Alsaciens en Dordogne*

Boofzheim, Alsace

Il faut que je vous raconte.

Je suis née en 1928 à Strasbourg.
On habitait à Boofzheim, papa était électricien, après, il était soldat, il n'était pas à la maison. Alors j'ai dû partir avec ma maman. On n'avait plus rien, elle avait une valise et moi j'avais une valise, c'est tout ce qu'on avait. Tout le monde devait partir, oui, oui, c'est comme ça.
J'étais encore jeune vous savez.
On est parties avec les vélos jusqu'à... je ne sais plus, je ne sais plus, alors on était là-bas et puis, je ne parle pas très bien le français vous savez, on nous a mises dans le train mais ce n'était pas bien le voyage. Maman était malheureuse parce qu'on devait partir comme ça.
C'était dur parce que j'étais malade, j'avais la jaunisse, oui, j'étais très, très malade. Il y avait plein, plein de monde dans ce wagon, on n'avait pas de place.
Ce n'était pas beau, pas de docteur, rien du tout, ce n'était pas bien.
Ces wagons, comme des wagons à bestiaux, pas de place, rien du tout. C'était la catastrophe.
Le train s'arrêtait n'importe où, qu'est-ce qu'on pouvait faire ?
On avait emmené des choses pour manger un petit peu et puis on a reçu parfois quelque chose à manger, un petit peu, parfois des fruits mais pas beaucoup, on n'avait

pas beaucoup à manger, oui. Parfois ils donnaient des bananes. Seulement vous savez comment c'est, les premiers avaient tout. Nous autres, on n'avait plus rien.

On est arrivées en Dordogne, on nous a mis à Saint-Aubin dans une petite salle, au milieu du village, sur la droite, à côté d'un garage, une petite salle, là.

On était couchées sur le sol, on n'avait rien et puis après tout le monde est parti chez les gens où ils les ont mis.

Et nous, on était toutes seules, maman, ma tante, ma grand-mère et moi.

On était toutes seules encore.

Il n'y avait plus de place pour nous.

Quelqu'un est venu, a dit : « Écoutez, une demoiselle vous prend, elle a aussi sa vieille maman, mais elle ne veut pas de monsieur. »

Nous étions seulement nous quatre. Alors elle nous a pris, on pouvait aller chez elle, et puis, je me rappelle encore, elle a fait de l'eau chaude dans sa cheminée pour nous baigner, pour nous laver. Ma tante lui a tout rangé, elle était contente alors. On a couché chez elle.

À côté, un monsieur avait une grande maison. Il a dit : « Écoutez, j'ai une grande salle, si vous voulez on vous met deux lits dedans, si ça vous convient. » Mais oui, ça nous convenait. C'était une grande pièce, ils ont tout mis dehors pour qu'on ait de

la place pour deux lits. Et puis, ils ont mis une cuisinière, ils ont même fait un trou dans leur maison pour le tuyau. Ils ont tout fait pour nous. Ma tante est restée chez la demoiselle et moi j'ai aussi dormi chez elle, alors ma maman et ma grand-mère avaient de la place.

On était bien reçues après, quand ils ont vu qu'on était des gens propres. Ma tante aidait partout.

Et puis oui, c'était bien, ya, ya.

Ma tante parlait français, mais ma maman et ma grand-mère ne parlaient pas. Moi aussi, un petit peu. C'était compliqué les premiers temps mais alors, oui, on était adoptées, on arrivait à se comprendre. Ça, les premiers temps, c'était un peu compliqué.

On est allé à l'école là-bas, à Saint-Aubin. Notre instituteur du village était là. L'école était au milieu du village, juste à côté de l'église, oui. On n'était pas mélangés avec les autres enfants. On avait des cours de français mais plus de cours de religion. On jouait entre nous. Des enfants devaient marcher tous les matins une heure jusqu'à l'école, même quand il pleuvait. Ils étaient chez des fermiers.

Au début en Dordogne, ils étaient très méfiants parce qu'ils disaient que les Espagnols avant eux n'étaient pas bien. Cela se comprend. C'est peut-être chez nous la même chose quand il y a des gens qu'on ne connaît pas. Parce qu'il y avait beaucoup de cultivateurs qui ne parlaient pas un mot de français, oui, ya.

Ma maman était très malheureuse, toujours déprimée un peu, parce que papa était en guerre. Sa sœur l'a beaucoup soutenue. Elle était mariée, son mari était aussi en guerre, tous les deux étaient partis, oui, oui.

Ma tante travaillait chez l'institutrice, elle a fait un peu le ménage. C'était une couturière alors tout le monde venait la voir. On a fait les vendanges, on aidait comme ça, quand il y avait quelque chose à faire, on aidait.

Nous les jeunes, on était ensemble, on ne s'est pas fait tellement de soucis.

Ya, ya ya.

C'était quand même bien, on était bien accueillis après et tout le monde était là pour nous, oui, ça c'est vrai.

Oui, on avait un vieux curé à côté de nous, il n'avait pas de salaire. Une femme était avec lui, la femme d'un colonel, alors ils vivaient ensemble. Il nous apportait tout, il n'avait rien mais il nous apportait tout. Une fois, on a reçu du bois, il est venu avec une vieille scie qui ne coupait pas, qu'est-ce qu'on a rigolé, alors il est allé chercher une couenne de lard pour la graisser. Il était toujours là pour nous.

Et puis, il y avait le petit magasin, l'épicerie. On y était toujours, tous les samedis. Elle faisait encore le café elle-même avec une machine, on avait le droit de tourner et on recevait une tablette de chocolat ou des bonbons, je me rappelle encore. Elle nous occupait toujours, vous faites ça, vous faites ça et puis on recevait des friandises. J'avais une copine en Dordogne, elle s'appelait Maryvonne. C'était la fille de l'institutrice, elle était toujours avec nous et puis deux autres jeunes filles aussi. On allait aussi voir